

d'une hypocrisie de ménager, une rencontre  
de jeunes gens dans une église à l'occasion  
d'une messe de mariage.  
C'est Mme Heurteaux qui donne tous ces dé-  
tails dans une déposition émue et coupée de  
sanglots.  
D. — Votre fille a donc été malheureuse ?  
R. — Oh ! Monsieur, elle me disait sou-  
vent : « Oh ! trois années de mariage ont été  
trois années de martyre, et elle ajoutait en-  
core : « maman, il me tuera ! il me met la pis-  
tolet sous la gorge, il a voulu m'étrangler en  
me criant : cette fois, c'est fini ! Je lui répon-  
dais : ma fille ne te laisse pas faire de mal,  
sépare-toi et signe tout ce qu'on te deman-  
dera ».  
D. (à l'accusé). — Que dites-vous de cela ?  
R. (les yeux baissés et d'une voix plaintive).  
— C'est faux, j'ai jamais ma femme.  
C'est tout, pas la moindre émotion.  
Mlle Heurteaux, la jeune sœur de la vic-  
time, apporte à l'audience les mêmes souve-  
nirs et les mêmes impressions.  
D. — Aviez-vous de l'affection pour votre  
beau-frère ?  
R. (avec force). — Oh non, monsieur ! (Sen-  
sation.)  
D. — Vous avez reçu des confidences de  
votre sœur ?  
Celle réponse les résume toutes. Ma sœur  
me dit que son mari commença à la maltraiter  
trois semaines après son mariage, et elle  
me montra les bleus qu'il lui faisait sur les  
bras. Je sais qu'une fois il la serra si fort à  
la gorge que tous les boutons du haut de sa  
robe sautèrent. Ses violences avaient toujours  
pour but d'obtenir de l'argent.  
D. — Ne lui arracha-t-il pas un testament ?  
R. — Ma sœur m'a dit qu'il l'avait forcée  
de rédiger un testament en sa faveur ; le cou-  
teau sur la gorge.  
Cela ne dit-il pas tout sur l'affaire ?  
L'audience est renvoyée à demain.  
EDGARD TROIMAU.

Carcassonne, 16 mars.  
L'affaire Pradiès-Borras a été appelée à  
l'audience de ce jour.  
M. Borras avait constitué M. Olive pour  
avocat, mais il n'a pas pris de conclusions.  
M. Alby, avocat de M. Pradiès, s'est borné  
à lire des conclusions tendant à faire con-  
damner Borras et à demander acte de ce que  
M. Pradiès a réduit sa demande à 10,000  
francs, à cause du droit d'enregistrement sur  
la condamnation, qui sera irrécouvrable.  
M. Vincent, substitut, a conclu dans le sens  
de la demande.  
Le tribunal a mis l'affaire en délibéré.  
Pas d'incident.

**SAXOLEINE** PETROLE  
DE SURETE  
**GRIPPE-RHUMES** Pâte de Nati  
**FAITS DIVERS**  
Temper. plus basse de la nuit 5 au-dessus  
à 7 h. du matin 5 —  
à 2 h. du soir 7 —  
à 7 h. du soir 6 1/2 — baisse  
Hauteur barométrique : 750 (mètre).  
Direction du vent : Sud-ouest, faible.  
État du ciel à Paris : Fort orage pendant  
la nuit. Pluie continue.  
Grêle à Brest.  
Probabilités pour aujourd'hui : Ciel nuageux  
et frais, averse à redouter.  
Encore un banquier qui file... file. C'est la  
continuation de la série.  
Le financier dont aujourd'hui nous avons  
à nous occuper se nomme Stéphane Foubert,  
il était un de ces banquiers qui, par des an-  
nonces insérées dans les journaux, promet-  
tent 3 0/0 d'intérêt par mois à leurs clients.  
Un émule de Macé-Bernéau.  
Hier matin, en vertu d'une commission ro-  
gatoire délivrée par M. Anguett, juge d'in-  
struction, M. Lalmand, commissaire de police  
aux délégations judiciaires, a opéré hier ma-  
tin une perquisition dans les bureaux de la  
banque Foubert.  
Pour tout avoir on a trouvé dans la caisse  
la somme de trois francs quinze centimes.  
C'est peu.  
Le passif n'a pu être encore évalué.  
Le tribunal de commerce a prononcé d'office  
la faillite de M. Stéphane Foubert. M.  
Mauger a été nommé syndic.

M. Lozé, préfet de police, a offert hier soir,  
au corps diplomatique et aux ministères, un  
grand dîner suivi d'une réception.  
Au cours de la soirée, les invités ont enten-  
du : MM. Sellier, Melchissédec, de l'Opéra ;  
Paulus, Jules Jouy, Xanrof, le pianiste F. Ri-  
vière, Mlle Bartet et M. de Péraudy, de la  
Comédie-Française, Mlle Réjane et Mme Lan-  
donzy.  
Nous avons annoncé il y a quelque temps,  
que M. Labbé Briand avait été arrêté à la  
suite de plaintes déposées contre lui.  
Après l'ouïe, à laquelle s'est livré M.  
Clement, commissaire aux délégations judi-  
ciaires, M. Labbé Briand a été remis en li-  
berté.  
Nous signalons avec plaisir à nos lecteurs  
une heureuse innovation due à l'intelligente  
initiative d'un Alsacien, M. H. Sorat. Ce sont  
les nouveaux indicateurs désignant les locaux  
à louer et qui seront placés bientôt dans tout  
Paris. En songeant aux nombreuses courses  
évitées, aux innombrables ascensions d'étages  
éparses, on remercie d'avance l'inventeur  
des tableaux. M. Sorat habite 3, rue Lafitte,  
à Paris.

M. Fouquet, commissaire de police à Gen-  
tilly, est nommé commissaire de police dans  
le quartier de la Folie-Méricourt, en rempla-  
cement de M. Depaix. M. Michaut, secrétaire  
du commissaire de police de l'hôpital Saint-  
Louis, est nommé commissaire de police à  
Gentilly, en remplacement de M. Fouquet.  
MAURICE ROGIER.

Abondance des matières nous oblige  
à renvoyer à demain la suite de notre  
feuilleton LA-BAS par J.-K. HUYSMANS.

### LES

## Premières Représentations

ACADEMIE NATIONALE DE MUSIQUE. — *Le Mage*,  
opéra en cinq actes et six tableaux, poème  
de M. Jean Richepin, musique de M. Mas-  
senet.  
A la bizarrerie apparente du poème, à  
l'époque légendaire où est placée, au pays  
fabuleux, ou se déroule l'action, vous at-  
tendrez de prime abord l'exposition d'un  
mythe essentiel ou passeriez des types  
généralisés, incarnation de passions éternel-  
lement humaines. Il n'en est rien, en  
vain, vous souhaiteriez à travers ce sujet  
une manifestation esthétique, une con-  
ception philosophique, une idée religieuse  
ou mystique, de même les personnages  
sont absolument décolorés, sans relief ni  
caractère. Les auteurs du reste ne nous  
présentent point leurs tendances. Ils  
ont abominablement écrit un opéra, ne vou-  
lant même point par érudition prétendre  
au drame lyrique. Ceci est fort naïf, mais  
pourquoi l'être alors période fabuleuse  
et milieu factice pour le développement  
d'une action étrangement naïve dont le  
moindre défaut est de rappeler la don-  
née d'*Aida*. J'aurais préféré, à ce prix, un

opéra historique comportant des situations  
dramatiques. Le poème de M. Richepin,  
qui atteste la facture du poète, porte plu-  
tôt aux effets musicaux qu'aux situations  
de tragédie lyrique. Il affecte la recherche  
du grandiose et aboutit à la romance, au  
roman enfantin.  
Mon précieux collaborateur et ami Au-  
guste Germain a déjà donné du livre une  
analyse claire et précise : je n'ai donc  
plus qu'à en rappeler les traits principaux.  
Si l'action est placée dans la Bactriane, à  
l'époque où se fonda le mazdaïsme, 2,500  
ans avant Jésus-Christ, le personnage prin-  
cipal, Zarastrâ, a été vu dans quelques  
dramas et vaudevilles ; c'est le soldat  
aimé des belles, qu'elles se disputent à  
l'envi. Aussi devient-il la victime d'une  
amoureuse dédaignée. Donc Zarastrâ, gé-  
néral de l'Iran, a vaincu le peuple de Tou-  
ran et ramène en Bactriane de nombreux  
captifs, parmi lesquels Anahita, reine des  
Touraniens. Mais, il est asservi à sa pri-  
sonnière par le plus violent amour. Aussi  
dédaigne-t-il la passion de Varedha, pré-  
tresse de la déesse de volupté, de la Djahi,  
qui s'offre à lui, et jure-t-il d'épouser  
Anahita.  
Mais Amrou, père de Varedha, grand  
prêtre des Devas, dieux de la ruse et  
du mensonge, console sa fille et lui pro-  
met qu'il s'opposera à l'hymen de Zarastrâ.  
En effet, quand le noble guerrier a fait  
honneur au roi de son butin et de ses cap-  
tifs, quand il demande à son maître l'uni-  
que faveur d'épouser la reine des Tou-  
raniens, et que le roi de l'Iran lui a accordé  
la main d'Anahita, Amrou s'avance et  
déclare que Zarastrâ, engagé à une autre,  
ne peut épouser la reine. « J'ai été la maî-  
tresse de cet homme et il m'a promis sa  
foi », crie Varedha. En vain Zarastrâ pro-  
teste, les prêtres des Devas subornés par  
Amrou confirment les serments du grand  
prêtre et de sa fille. Anahita s'écarte de  
son fiancé auquel le roi ordonne d'épouser  
la fautive abandonnée. Alors Zarastrâ, in-  
digne contre tant d'imposture, maudit sa  
patrie, les dieux menteurs, et se retire  
dans le désert poursuivi par la flétrissure  
et les cris d'anathème de tout son peup-  
le.

Zarastrâ réfugie sur la montagne sa-  
crée, purifié, sanctifié, voué au Dieu du  
Feu, est devenu Mage et catéchise les  
peuples accourus à sa voix. Varedha vient  
encore l'y tenter, lui offrir les douceurs,  
l'enivrement de ses ardentes caresses ; elle  
lui promet le souverain pouvoir, la royauté.  
« Mon rêve, répond-il, est un rêve divin,  
je suis le Mage ». Alors, éperdue de colère  
d'être encore repoussée, elle veut rendre  
coup pour coup et annonce à l'exilé qu'A-  
nahita, oubliée, infidèle, est sur le point  
d'épouser le roi.  
Le roi de l'Iran pris pour la captive  
d'un violent amour, exige qu'elle par-  
tage son trône. Elle refuse cet hymen,  
car son cœur appartient à Zarastrâ ; elle  
supplie qu'on la laisse retourner en son  
pays sauvage. « Prêtre, fais ton devoir »,  
s'écrie le roi. Et Amrou : « Par les Devas,  
je vous unis » — « Je suis vengée », rugit  
Varedha. Au même moment les Tou-  
raniens, le fer et la torche à la main, en-  
vahissent le temple, dérivent leur reine  
qui saisit un sabre et commande le mas-  
sacre ; le roi, Amrou, Varedha sont frap-  
pés au milieu du tumulte, des cris sau-  
vages que domine la voix d'Anahita,  
triumphante et féroce.  
Le cinquième acte et le dernier tableau  
ramènent Zarastrâ sur les ruines du palais  
et du temple, parmi les cadavres de ses  
ennemis. Au moment même paraît Ana-  
hita qui s'agenouille devant le Mage et lui  
demande pardon de sa défection, qu'elle  
regrette de ne plus pouvoir appartenir à  
celui qui appartient tout à Dieu ! Mais  
Zarastrâ :  
« Oui, ce Dieu du Feu, ce Dieu que j'adore,  
C'est le Dieu d'amour, c'est le Dieu qui dure  
Les fruits de ta chair, les fleurs de tes yeux !  
C'est le Dieu qui luit quand tu le dévoiles !  
Et dans le soleil et dans les étoiles,  
C'est toi, toujours toi que je vois aux cieux ! »

A cet hymne d'amour, Varedha s'est re-  
levée expirante, elle se traîne vers la sta-  
tue de la Djahi, elle l'invoque, elle la sup-  
plie d'ameuter les deux amants. Et la  
flamme lointaine grandit autour d'eux et  
les enveloppe, des débris jaillissent  
les gerbes de feu ; la statue s'embrase et  
s'éffondre ouvrant un gouffre incandes-  
cent ; Anahita et Zarastrâ reculent devant  
le tourbillon de flammes. Mais le Mage in-  
voque le Dieu du Feu dont il est le prêtre  
et, devant les fiancés marchant enlacés,  
la flamme s'écarte et s'éteint tandis que Va-  
redha meurt dans un cri de rage.  
Telle est cette exposition rudimentaire  
dans ce conte puéril de la doctrine de Zo-  
roastre, des deux principes du Bien et du  
Mal, du Feu qui purifie, de la Volupté qui  
rend méchant, rusé et menteur. Mais les  
deux principes contradictoires ne sont tra-  
duits ni dans une forme esthétique, ni  
montrés en des types caractéristiques.  
La partition de M. Massenet est absolu-  
ment dépourvue de couleur spéciale et de  
signification. Anahita, Varedha, Amrou,  
sous la rubrique d'Iran et de Touran, sont  
les personnages quelconques d'un opéra  
italien, français ou belge ; Zarastrâ est  
empreint de quelque rêverie et d'une ma-  
nière de tendresse ; est-ce bien le Mage et  
non point l'amant romantique cent fois  
dépeint ? Assurément je me défends de  
toute intruséisme wagnérien dans le  
jugement de l'ouvrage de Massenet.  
Bien que penchant vers la nouveauté du  
drame lyrique, je ne condamnerai pas sur  
la forme un opéra d'inspiration et de sin-  
cérité, je le préférerais même suranné  
de style, abondant de pensée, à une froide  
combinaison technique de structure ingé-  
nieuse et de science achevée. Avant tout,  
je souhaite l'émotion et la passion expri-  
mées dans la phrase musicale, cette voix  
du cœur qui seule au cœur arrive, à qui  
la symphonie donne son ampleur, son dé-  
veloppement, sa puissance et son inten-  
sité.

L'auteur de *Marie-Magdeleine*, des  
*Ermyines*, de *Hérodiade* et surtout de  
*Manon*, est un amoureux, un tendre, un  
élégiaque. Il sait gagner ses auditeurs ou  
pluôt ses auditrices par la phrase langou-  
reusement cadencée. Doucement il  
s'insinue et captive les sensibles et les  
nerveux, sans vaincre les sains et les  
forts par les grands coups de passion et  
les poussées de tempérament. On pour-  
rait lui appliquer ce mot de Voltaire sur  
Mauvieux : « Cet homme sait tous les sen-  
tiers du cœur, il n'en connaît pas le grand  
chemin ».

Pourquoi l'aimable et gracieux maître,  
le mandoliniste charmeur, ne se contente-  
t-il pas de boire dans son verre, un joli  
verre fait à facettes, plein de sirop par-  
fumé à l'essence de roses ? Quelle impru-  
dence d'aspérer à larges traits le haup  
de Bayreuth quand son estomac délicat  
seurde s'assourdir cette puissante am-  
broisie. Notre Maître souhaiterait un  
dans un subtil mélange le patchouli de  
Golconda, son essence de roses et la géni-  
fermentation d'outre-Rhin. Cette mixture  
d'éléments discordants ne réussit pas, elle

brise l'atmosphère pétarade à l'orchestre et  
en même temps, parfume la scène. Mais  
les deux charismes de Massenet résistent  
tout de même à la sophistication ; ils cou-  
lent au duo d'amour du premier acte, entre  
Zarastrâ et Anahita, par la phrase déli-  
cieuse et enlaidie répercutée dans l'âme  
chantante de tous les spectateurs ; ils  
donnent un accent de douleur et de  
tristesse infinie au chant du Mage au troi-  
sième acte ; ils traduisent la misère de  
l'amoureuse endolorie à la supplication  
de Varedha ; ils impriment une sorte  
d'élan dans l'infini de l'amour à la scène  
finale. Ajoutez-y les compléments néces-  
saires d'un opéra : le chant Touranien qui  
passe en leit-motiv dans l'orchestre reten-  
tissant et un peu vide. Airs, romances,  
ballet, marches, cortèges, défilés, cos-  
tumes somptueux, décors grandement  
aménagés, dépenses extraordinaires d'une  
direction qui a essayé d'acheter, hier au  
soir, un nouveau bail de sept ans de pin-  
gerie et de malaisance.

L'interprétation montre une troupe de  
second ordre qui manque d'autorité et  
d'éclat artistique. Madame Lureau-Escalais  
à la voix solide et sûre, très agile dans  
l'aigu, comme il convient au rôle d'A-  
nahita, elle l'a chanté honnêtement, et  
non sans mérite ; mais certes elle ne donne  
l'impression pittoresque et hardie ni de  
l'amazone sauvage, ni de la grande amou-  
reuse. C'est une bonne et utile canta-  
trice bourgeoise. Madame Fierens mar-  
que de l'ardeur et de l'emportement,  
dans son organe de contralto sonore,  
encore qu'un peu lourd. Elle a le grave  
défaut de n'articuler point la phrase mu-  
sicale ; ainsi elle n'atteint ni au style ni à  
l'expression dramatique. Au contraire M.  
Vergnet, doué d'une voix charmante et fa-  
cile, prononce excellemment et déve-  
loppe la période musicale en artiste ; mais  
son accent et son jeu sont un peu mous.  
Seul Delmas, le perfide Amrou, a de l'ac-  
cent et de l'expression dramatique ; sa  
belle voix franche de basse, sa mimique  
intelligente, son geste large en font un des  
meilleurs sujets de l'Opéra. N'ayons point  
l'injustice d'omettre Rosita Mauri, triom-  
phatrice du ballet. Tout est dit ; pardon-  
nez-moi ce que j'oublie.  
HENRY BAUER.

## LA SOIRÉE PARISIENNE

### LE MAGE

17 mars 1891.  
— Allez-vous à la représentation de *Mage* ?  
— Non... la répétition générale me suffit.  
— Ne pas s'étonner, après cela, si la première  
n'a pas eu l'assistance complètement select  
des solennités d'Opéra : trop de gens étaient  
venus à la répétition de samedi pour qu'il n'y  
eût pas de nombreux vides parmi les invités  
de la représentation d'hier.

Cependant, il restait encore quelques noms  
à crayonner, si réduite qu'ait été la chambrée.  
Des loges avaient été délaissées par les titu-  
laires ; mais les suppléants n'étaient pas  
partout des spectateurs inconnus.  
Quelques exemples pris dans cette demi-  
salle ou choisis dans les couloirs : Antonin  
Proust, Jules Simon, Patinot, Königswarter,  
Boissy d'Anglas, Pereire, Marquis de Fiers,  
Ch. Bocher, Bamberg, Goldschmidt, Buloz,  
Gnache, Bischoffheim, Dugué de la Faucon-  
nerie, de Courval, Emmanuel Arène, de Ca-  
sarière, docteur Bouchut, de Clermont-Ton-  
nerre, d'Adhémar, Chauchard, marquis de  
Vallombrosa, prince A. Orloff, Troubetzkoi,  
Pillet-Will, Nitot, de Poilly, de Lambertey,  
comtesse Gudin, de Gastéja, de Saint-Didier,  
Yturbe, de Pontevis, de Gallifet, de Berteux,  
Ridgway, de Greffulhe, de Soubeyran, Am-  
broise Thomas, comte de Reinach, vicomtesse  
de Trédern, Brolemann, Clémenceau, général  
Brugère, etc., etc.  
J'en passe... mais pas beaucoup, et pour  
cause.

Aux secondes loges, côté jardin, on remar-  
que, lorgnette en main, la jolie Sibyll Sand-  
erson, venue de Bruxelles en souvenir du  
rôle d'Esclarmonde.  
La plus charmante des cantatrices applau-  
dit incessamment.  
Ca, c'est bien gentil !  
Dans l'avant-scène principale des abonne-  
ments Rothschild, auprès de la baronne  
Alphonse, M. et Mme Strauss.  
En face, la loge présidentielle est aban-  
donnée par M. Carnot, à qui la répétition ôta  
l'idée de revenir au profit de Mme Charles  
Floquet.  
M. Bourgeois, ministre qui dépend beau-  
coup, espérons-le ! la nomination d'un futur  
directeur du temple, n'a pas l'air d'un homme  
résolu à y maintenir l'association Ritt et  
Gailhard.

Après tout, ces choses-là sont très difficile-  
à constater ainsi à travers une salle de spé-  
ctacle.  
Pourant, il m'a bien semblé.  
Attention ! voilà la musique qui commence.  
Vingt minutes de retard !  
L'inexactitude est décidément l'impolite-  
tasse des rois... de notre malheureux Opéra.

Premier décor. Superbe. A ce propos, je  
vous prévins qu'ils vont tous l'être.  
Rien ne fut ménagé pour le plaisir des  
yeux.  
Mais à ce tableau, il y a un cèdre que je  
vous recommande.  
« Quel géant ! Je parierais que le fameux cè-  
dre du Liban, au jardin des Plantes, ne lui  
viendrait pas à la première branche.  
Le tenor Vergnet entre en scène pour n'en  
plus jamais sortir. Nous le verrons pendant  
les six tableaux, tantôt défendant sa vertu  
contre les beaux bras de Mme Fierens, tantôt  
aux pieds de Mme Lureau-Escalais, sa pré-  
tresse et la nôtre.  
Nous assisterons à ses luttes contre les élé-  
ments, contre le clergé du grand-prêtre Del-  
mas, contre son propre roi, contre la fatigue,  
l'inévitable fatigue vocale, et surtout contre  
les furieux déchainements d'une orchestration  
savante mais impitoyable au larynx dont elle  
accompagne les efforts.

Cessant d'être la reine de Navarre des *Hu-*  
*guenots*, pour être la reine des Touraniens  
du *Mage*, Mme Lureau a failli être victime  
d'une reminiscence.  
O beau pays !  
De la Tourane !  
Heureusement, la soirée n'était pas aux  
distractions.  
Superbe défilé au second acte.  
Les guerriers touraniens se sont fait, de  
leur mieux, la tête du touranien Jean-Riche-  
pin en portant de magnifiques chevelures  
noires.  
Cela nous les a rendus sympathiques, car,  
il faut bien le reconnaître en l'honneur de la  
poésie, le nom prononcé avec une réelle fa-  
veur était celui du librettiste, de l'auteur ad-  
miré de la *Chanson des Gueux*, de *Nana*  
*Sahib* et du *Libouster*.

Ballet !  
Il est des soirs où, comme dans *Richard*  
*Cœur de Lion*, la danse n'est pas ce dont on  
raffole.  
Cependant, il y avait Rosita Mauri.  
Zuze un peu, mon bon, s'il n'y avait pas eu  
Rosita !  
Scène lascive et lesbienne — l'un des quel-  
ques bons moments à passer.  
Ce sont les cérémonies du culte, de cette  
farceuse de Djahi, déesse de la Volupté.  
Dire que, dans certaines maisons mysté-  
rieuses, il faut payer très cher pour en voir  
autant.  
— C'est égal, dit un voisin au tableau  
mystique d'un enlacement très féminin, ce  
rite est gaillard.

On s'accorde à reconnaître que jamais Marc  
Fournier, Hostein, Richard et autres met-  
teurs en scène célèbres par l'éclat de leurs fê-  
tes, ne déploieront plus de magnificence que  
MM. Ritt et Gailhard montant le *Mage*, à  
l'Académie, qui se dit nationale de musique.  
Alors qu'ils aillent plutôt diriger le Châte-  
let ou la Gaîté.  
Majs l'Opéra...  
D'ailleurs, chacun déclare que, si ceux qui  
leur veulent trop de bien savent résister  
cette fois à l'occasion de commettre une gaffe,  
les deux associés pourraient bien ne plus  
remonter d'autre spectacle au palais Garnier.  
Ce *Mage* serait donc le suprême effort de  
notre excellent Pedro (Gailhard) : le dernier  
four d'un condamné.

Consultation lyrique.  
— Superbes décors, costumes dignes de Bian-  
chini.  
— Mais la musique ?  
— Une partition fort belle... à voir.  
BICOQUET.

Un médecin de nos amis nous a affirmé que,  
dans l'épidémie de grippe qui a régné l'an  
passé, le *Sirop de Regnaud* et la *Pâte de*  
*Regnaud* étaient les préparations qui lui  
avaient rendu le plus de services contre la  
toxique quinquante et déchirante de cette mala-  
die. En effet, ces deux médicaments sont des  
sédatifs aussi doux qu'efficaces, qui calment  
la toux et rendent le sommeil aux malades  
atteints d'une affection des bronches ou de la  
poitrine.

## GAZETTE THÉÂTRALE

Ce soir :  
A l'Opéra-Comique. — 8 h. 1/4. — *Mignon*.  
A la Comédie-Française. — 8 h. 1/2. —  
*Adrienne Lecouvreur*.

Aujourd'hui, à trois heures, au Théâtre  
d'Application, conférence de M. Georges  
Boyer. Auditions de Mlle Yvette Guilbert.

Nous apprenons avec plaisir que M. Bou-  
vet, l'excellent baryton, qui pendant plusieurs  
années a été le pensionnaire de l'Opéra-Comi-  
que, va rentrer à ce théâtre.  
M. Carvalho, a signé hier son engagement.  
L'incident Renaud est clos. Cet artiste  
restera à l'Opéra-Comique jusqu'à la fin de la  
saison.

Aux Nouveautés, on va mettre à l'étude,  
pour succéder au *Petit Savoyard*, un vaude-  
ville à musique de MM. Antony Mars et Des-  
vallières.  
Titre : *La Demoiselle du Téléphone*.

La Porte-Saint-Martin fera relâche aujour-  
d'hui, demain et après demain, pour les répé-  
titions de *l'Impératrice Faustine*.  
La première représentation est fixée, sans  
remise, à vendredi prochain 20 mars.  
La répétition générale aura lieu le jeudi  
soir.

Grands et petits enfants retenez bien ceci :  
Devant le nombre considérable des deman-  
des de location qui lui arrivent pour les fêtes  
de Pâques, la direction de la Gaîté, qui ne  
devait donner que deux matinées du *Petit*  
*Poucet*, se voit forcée d'en donner une troi-  
sième.  
Ces trois matinées auront lieu les dimanche  
29, lundi 30 et mardi 31 mars.  
Trucs, ballets, défilés demeureront au grand  
complet et seront aussi brillants que le soir.

Jeu prochain, 49 mars, à trois heures pré-  
cises, au cirque des Champs-Élysées, concert  
Lamoureux supplémentaire, avec le concours  
de Mme Materna, de l'Opéra de Vienne.  
Programme : 1<sup>o</sup> Symphonie, en mi bémol,  
R. Schumann ; 2<sup>o</sup> Air de *Don Juan*, Mozart,  
chanté par Mme Materna ; 3<sup>o</sup> le *Camp de*  
*Wallenstein*, de d'Indy ; 4<sup>o</sup> a. Mélodie, Schu-  
bert ; b. Chanson du Printemps, Mendelssohn,  
chantée par Mme Materna ; 5<sup>o</sup> Rapsodie nor-  
végienne (1<sup>er</sup> morceau), E. Lalo ; 6<sup>o</sup> a. Prélude  
du 1<sup>er</sup> acte ; b. La mort d'Yseult (de *Tristan*  
*et Iseult*), Wagner ; 7<sup>o</sup> Introduction du 3<sup>e</sup> acte de  
*Lohengrin*, Wagner.

La *Revue d'art dramatique* consacre son  
dernier numéro au théâtre étranger. Signa-  
lons tout particulièrement une étude de M.  
Ch. de Gasanove sur *Hedda Gabler*, la der-  
nière pièce d'Ibsen, des articles de M. F.  
Blaze de Bury sur la *Dansuse*, de M. H.  
Jones et de M. Harrison Grey Fiske, sur le  
théâtre américain, etc., etc.

Musique-automatique.  
On connaît ces appareils semés dans les  
gares de chemin de fer et sur les places pu-  
bliques, où, moyennant une pièce de deux  
sous, on se procure, sans l'intermédiaire du  
marchand, une tablette de chocolat ou un  
flacon d'opponax. Un fabricant de Goritz,  
M. W. Paternoster, vient de construire une  
machine analogue, qui, moyennant l'intro-  
duction d'une pièce de dix pfennig, servira  
mécaniquement, aux amateurs, un morceau  
de musique.  
Il fallait s'y attendre ! L'art musical mis à  
la portée de tous les passants, c'est très pra-  
tique. Et quelle concurrence aux grands con-  
certs !

Courrier théâtral monégasque.  
Très belle salle, hier, à Monte-Carlo pour la  
représentation de *Mignon*. Le prince et la  
princesse de Monaco y assistaient dans leur  
loge et toute la haute société du littoral avait  
tenu à applaudir la charmante Arnoldson.  
La gracieuse artiste a, d'ailleurs, joué et chanté  
dans la perfection ce rôle de Mignon ou elle  
excele. On lui a fait bisser la styrienne du  
2<sup>e</sup> acte. M. Montariol a beaucoup plu en  
Wilhem Meister, la voix est très fraîche et le  
jeu est bon. Enfin Mme Fouquet, une élé-  
gante Philine, M. Isnardon, un tragique Lo-  
thario, la jolie Mlle Leclerd, MM. Cazeneuve  
et Pronty complétaient un ensemble excellent  
et comme il est rare d'en entendre, John con-  
duisait l'orchestre.  
Samedi prochain, Jean de Reszke et Nor-  
dica dans *Romeo et Juliette*.

Petit courrier de Bruxelles.  
Oberon, dont la reprise à la Monnaie est  
prochaine, aura pour principaux interprètes  
MM. Dupeyron, Badart, Froment, Mmes de  
Nuovina, Nardi et Archimbaud.

### LE CAPITAINE FRAGASSE

## L'ORIFLAMME